



Un stage hip hop, danse contemporaine et arts du cirque



8 juillet 93, 11 heures. Dans la salle aux miroirs, les danseurs ont un air hébété. Ces premiers jours du stage hip hop les ont pris par surprise: six heures d'entraînement par jour, c'est un rythme d'enfer. Lorsque le cours commence, ils ne sont que douze à suivre l'échauffement si peu conventionnel de Josef Nadj; un à un, les autres arrivent et décoincant à leur tour leurs membres endoloris. "Ton regard là-haut! dit la voix à l'accent chuintant. Prends appui sur ton regard!" Toute la classe rectifie son regard, son port de tête, et soudain, ce faisceau de regards unit les poses, fait passer quelque chose entre le B. Boy Breaker et la souple danseuse classique, fait

13 juillet, deuxième semaine. Au cours d'acrobatie, les balles pleuvent de tous côtés, poursuivies par des mains maladroites. Les sparadraps ont fleuri aux fronts, aux épaules; les poignets sont bandés. Il y a beaucoup de blessés. Alexandre Del Perugia, le prof d'acro, a beau répéter "ménagez-vous... attention... il faut que vous puissiez encore danser après 24 ans...", la mentalité kamikaze des banlieues fait encore ses ravages. A 17 heures, au sous-sol du Théâtre contemporain de la danse, ce sera le rendez-vous des bandes, la grand-messe des breakers où officient Storm et ses sbires. Storm, c'est l'archange du hip hop, aux yeux de ciel et coiffure à la Fido-Dido. Tous ceux du hip hop le connaissent: Storm de Berlin, Storm des soixante tours sur la tête, champion d'Europe 89 à Annecy, coupe du monde de l'IDO (International Dance Organization) en 91, la star de tous les reportages télé... Il énonce les principes de la culture hip hop, et pour l'instant, personne n'y trouve à redire: liberté, identité, non-violence, attitude positive, fraternité internationale... "J'ai commencé en 83. J'avais quatorze ans, je faisais du sport, mais dans tous les sports que je pratiquais j'étais assujéti à une équipe, à des règles imposées. Le hip hop, c'est la liberté totale. Tous les mouvements qui te passent par la tête, ils sont à toi, c'est

Mercredi 21 juillet. Troisième semaine, danse contemporaine. Pierre Doussaint jure par tous les dieux que c'est facile: monter quatre-vingts kilos de muscles à bout de bras au-dessus de sa tête, rouler à deux à travers la salle, tête-bêche... Il suffit d'avoir le bon élan, de penser oiseau. Le cours de Pierre vole à tire-d'aile de l'Afrique à l'Asie, du XIV^e siècle de Zéami, maître de Nô, aux tambours d'eau du Bénin, en passant par Artaud et Sun Tsu, général chinois théoricien de la guerre. Pour Pierre, les choses importantes sont là depuis toujours, et tous les êtres humains vivent les mêmes étapes - avec des réponses différentes. Une intervention hip hop, pour lui, c'est un haïku, poème en dix-sept syllabes des Japonais, où l'on consigne son être et l'état de l'instant. Certains principes de l'aïkido lui servent de liaison idéale entre lutte et danse, énergie et mouvement, états du corps et de l'âme: "Je ne le leur

Quatrième semaine. 11 heures 30, gymnase du lycée. "Rachid, ne regarde pas par terre, fais-moi un clin d'œil quand tu es en l'air!" "Tranquille, Hamdi. C'est trop féroce, pas très agréable à voir. Saute au rythme de tes yeux qui sont endormis ce matin!" "Domingo, lâche ta brouette, respire!" A l'autre bout du gymnase, le beau Jean-Pierre décoche à Alex un sourire acéré. "On n'a pas besoin de tes conseils, enfoiré! On sait travailler!" Alexandre: "Tu sais que je t'aime, toi?" Le cours d'acro, c'est relax; le prof qui parle arabe, les balles, le trampolène, les arts martiaux, on s'amuse, on se sent chez soi. Assis sur les tatamis, un stagiaire en retard enfle ses baskets. "Hé! Carine, t'as pris le train de 10 heures 50, ce matin? Y a eu un contrôle, je me suis fait piquer!" Pour pouvoir participer à ce stage non rémunéré, beaucoup font de l'acrobatie aux portillons du RER - on a l'habitude - et à midi on se contente d'une baguette et d'un yaourt, mais ce cours n'est pas de ceux qu'on risque de sécher. Ces derniers temps, certains stagiaires doublent même - en douce - les heures d'acrobatie, au détriment du contemporain. Pourtant, certains savaient déjà faire les sauts et flip-flaps qu'ils travaillent ici; mais ils ont compris

oublier les différences de formation, de morphologie, de culture. Une heure plus tard, le cours est plein; le grand Rodrigue de Boogi Saï danse avec un bâton une danse lente et liquide, où il n'étreint jamais, mais frôle, arqué jusqu'au sol par la caresse du bâton, livrant de lui-même plus qu'il n'en a sans doute conscience. "Ces gens ont du cœur", dit Nadj. L'homme aux yeux gris arpente le cours dans son tricot de débardeur, présence à la Rodin, dense. La méfiance des premiers jours a disparu, ils se donnent. Avaient-ils cru lui résister?

ton identité. Tu peux venir de L.A., de Sarcelles ou du Japon, quand tu me vois danser tu me connais. Au début je prenais modèle sur ce que je voyais à la télé, mais dès la première année j'ai créé mes propres mouvements. Le hip hop crée constamment..." Emilio, son collègue de Gênes (qui fait partie, avec l'Allemand Swift, du trio de performance de Storm, Battle Squad), ajoute: "On a tout fait sans profs, sans aide, sans argent. Notre seule dette, c'est envers Afrika Bambaata et la Zulu Nation, qui nous ont fait comprendre qu'il y avait un art des banlieues, un art des pauvres. Il a fallu dix ans pour que l'on reconnaisse que les graffitis, le hip hop, c'était pas juste une mode, mais un art! Ce stage est la preuve qu'il y a des gens qui ont compris. Sauf que le hip hop, ça s'enseigne pas comme le contemporain, où tu copies ce que te montre le prof (sic). Le hip hop tu apprends les bases, mais après il faut inventer, trouver tes trucs à toi! Et puis c'est une culture, un esprit. Il faut être dans un bon 'mood', penser positif, avoir de bonnes relations avec les autres. Il faut que quand ils te voient, les gens sachent que le gars a beau être du ghetto, il est respectable, son truc est respectable. Il y a des gars, ici, ils croyaient qu'il suffisait de faire des mouvements de danse..."

explique pas directement, mais par le biais des arts martiaux et de toute la symbolique qui leur est liée, par l'ésotérique qui existe dans le corps et les techniques de lutte de l'Orient, progressivement je leur fais prendre conscience de notions de base qui ont à voir avec une religion mais ne sont pas une religion - ce sont des notions de base que les êtres humains connaissent depuis deux milliards d'années!" Puis il demande aux stagiaires de se mettre sur le sol deux par deux, face à face, l'un, allongé, mettant ses pieds sur le ventre de l'autre, assis. L'exercice consiste à imprimer une vibration au corps allongé pour qu'il retrouve les sensations du monde primitif, vibratoire. Tous jouent le jeu, mais certains n'ont pas jugé utile de retirer leurs Nike à huit cents balles, et ils ont un peu de peine à faire le saut de deux milliards d'années...

qu'au-delà du mouvement automatique il y avait d'autres notions qui rendaient un saut moins périlleux, ou plus présent: un certain relâchement du corps, l'ouverture, la respiration, le regard... Le regard surtout. Ici, tous les jours, on fait travailler les yeux en suivant l'extrémité d'une baguette, en essayant d'attraper une balle qui tombe sur vous. "Toutes les chaînes musculaires sont connectées par rapport aux yeux, explique Alexandre. La vitesse corporelle est plus rapide que la vitesse visuelle. C'est ce qui fait que la mangouste peut attraper un serpent: parce qu'elle a une vitesse visuelle très rapide et elle voit arriver le serpent au ralenti..." Mais tous les sens sont importants. C'est parce qu'on le sent que le mouvement prend sa grâce. Dominique: "Dansez, arrêtez de faire de la gym!" "Faites de l'acro comme Marley fait de la musique!" Et tout à coup Eric, le lent, le paresseux Eric, se réveille; lui qui depuis le début du stage semblait dormir du matin au soir s'envole dans un saut léger, tournoie, occupe l'espace comme s'il y était né... Qui sont les plus doués? Qui a le plus progressé? Qui sont les favoris? "Tous", répond Alexandre.

Cinquième semaine. Charmaine Warren est arrivée. Comme Zorro. Avec elle, pas question de rigoler: les baskets Fila ont valsé, finis les bavardages au fond de la classe, les retards, on est ici pour tra-va-iller. Quand on est né à Kingston, Jamaïque, c'est pas un pote du ghetto qui va vous impressionner. Mais les vertus de la discipline américaine (elle vit aux USA depuis

une vingtaine d'années) n'ont pas conquis les machos du hip hop; beaucoup ont préféré s'esquiver. Restent les contemporains, et quelques fans qui lui apportent à boire, l'entourent de petits soins. Les autres ont une excuse malgré le traducteur: la barrière de la langue...

Sixième semaine, sous-sol du Théâtre contemporain de la danse. Dans une douce odeur de cire d'abeille, deux danseurs tournoient sur leur tête dans un brouhaha d'encouragements et de cris. Désormais, les cours de hip hop sont divisés en quatre groupes, et Gabin dirige celui de l'entrée. Gabin a créé son groupe, Aktuel Force, en 84. Il faisait de l'animation-boîtes, MJC - et gagnait tous les concours auxquels il participait. Storm l'a connu ainsi, par les reportages à la télé... Puis la mode est retombée, beaucoup de clubs ont fermé, les potes ont dû chercher du boulot. Mais Gabin enseignait le hip hop dans les MJC et associations diverses, et il a pu continuer à en vivre; il a même développé la fibre de l'enseignement. Son cours explose d'énergie, il s'est tant donné à ce stage qu'il a l'air vidé. Son avantage sur ses comparses étrangers: il parle la même langue que les stagiaires, vient des mêmes banlieues. "Pour enseigner quelque chose à quelqu'un, il faut que tu puisses le toucher", dit-il. Doussaint disait: "Quand le

professeur se pense supérieur à l'élève, il le rabaisse - au lieu de lui offrir son corps pour s'élever." Gabin dispense sans compter son énergie, mais il garde une image assez conventionnelle des autres enseignements, qui l'empêche de s'y intéresser. Pourtant, dit-il, "Si je rejette le plombier, le charpentier, ma maison ne sera jamais parfaite. J'accepte toutes les danses; mais en classique, ce qu'on nous apprend, c'est pas nous-mêmes, c'est l'esprit de quelqu'un d'autre. Si je fais un stage de danse contemporaine, je prendrai leurs techniques, et je les interpréterai à ma manière - comme le hip hop a interprété les mouvements du kung fu. En hip hop, c'est quand on le sent que le geste est beau. Un autre pourrait le trouver raide; mais pour toi c'est OK, il s'accorde à ta morphologie." Exactement ce que disent Pierre ou Alexandre; mais les profs de hip hop n'ont guère pris la peine de les approcher...

Jeudi 12 août, fin de stage. Dans la cour du lycée, c'est la fête. Pour le petit spectacle qu'ils ont imaginé, contemporains et breakers sont mêlés: Suzana la Slovène et Suzanne de Toulouse, Marguerite la Camerounaise et Nadia de Versailles, Marianne de Caen et Edwige de Saint-Denis volent et jonglent et sautent et rigolent avec les gars de Boogi Saï et d'Art Zone, d'Olympic Starz, d'Accro Rap et de GBF. Entre les stagiaires, la sauce a pris. Mais les profs de hip hop - Storm, Emilio, Gabin et le taciturne Jason de L.A. - ont préféré rester de leur côté, et

le spectacle s'achèvera avec eux au grand studio du Théâtre contemporain de la danse. Pourquoi faire bande à part? Peut-être simplement une réaction de survie chez ces jeunes à qui la vie n'a guère fait de cadeau, et qui jugent qu'en Amérique c'est la récupération du hip hop par l'industrie des clips qui l'a tué. "C'est pas parce qu'on fait une chanson avec un rythme rap qu'on fait partie de la culture hip hop", bougonne Storm à l'adresse de B. J., chanteuse de gospel invitée quelques jours plus tôt. Auraient-ils des doutes quant aux motivations du stage?



L'axiome de départ, pour le Théâtre contemporain de la danse, était que le hip hop est une section essentielle de la danse contemporaine (quoi de plus contemporain en effet!) et qu'il n'y a pas de raison de le traiter avec moins de respect que le travail de Chopinot ou de Bagouet. Par ailleurs, de par leur situation de ghetto, les danseurs de hip hop échappent à toutes les structures de financement qui peuvent aider un artiste à évoluer ou à pénétrer le monde du spectacle. "Cet aspect social n'était pas pour nous déplaire, dit Christian Tamet, directeur du Théâtre contemporain de la danse; mais notre intention n'a jamais été de monter un stage pour jeunes en difficulté; c'était un stage de danseurs. Les stagiaires ont été choisis parmi des compagnies existantes: Boogi Saï, GBF, Art Zone, Accro Rap, Macadam-plus onze danseurs contemporains. On doit éviter au hip hop le sort du jazz: il a été maintenu dans un ghetto, ce qui fait qu'aujourd'hui il y a peu de compagnie de jazz qui tiennent la route. Qui dit que le hip hop est une danse de rue, et doit rester dans la rue? Pas les stagiaires, en tout cas! Dans la rue, il n'y a pas de cachets, pas de lumières, pas de technique. Certains n'avaient même pas la Sécu. Tout le monde veut travailler dans de bonnes conditions." Comment financer un stage pour des danseurs qui n'ont pas droit au chômage? Par le FAS d'abord, l'AFDAS, dont la mission est précisément de faire profiter les intermittents du spectacle de la formation continue, et qui a pris en charge les onze danseurs contemporains; et divers organismes, dont le ministère de la Jeunesse et des Sports, l'Association française d'action artistique, la région Rhône-Alpes et la ville de Saint-Priest, car plusieurs stagiaires sont originaires de la banlieue de Lyon.

Vu l'identité des participants, l'enseignement devait avoir une forme souple, ouverte. Il n'était pas question de leur imposer les moules d'une gestuelle étrangère - où ils refuseraient de se couler - mais de repousser leurs limites, d'élargir leurs possibilités. Pour cela, il fallait d'abord les accepter et respecter leur culture. Patricia Brouilly, responsable de la pédagogie, parle d'une "œuvre d'amour", et s'il est vrai qu'au départ certains intervenants avouaient avoir eu un peu peur de ces jeunes, à la fin tous étaient sous le charme de leur énergie, de leur générosité.

Il fallait ensuite des professeurs capables de transgresser les frontières de leur technique ou de leur discipline: Josef Nadj se situait au croisement de la danse, du théâtre et du cirque; Pierre Doussaint pratique la danse et les arts martiaux, et depuis 89 initie à leurs bases la population d'une ville de

banlieue, Les Mureaux; Alex s'est spécialisé avec son équipe de Projections dans la préparation acrobatique du comédien, et travaille beaucoup sur l'air, l'appui en l'air, les formes icariennes du mouvement (le fait que ces deux derniers sont nés en Afrique du Nord et parlent arabe ne pouvant que faciliter leur acceptation). Pour le hip hop, en revanche, les organisateurs ont péché par ignorance: l'équipe choisie ne représentait qu'un seul des courants du mouvement; du moins était-ce l'un des plus pacifiques, des plus positifs dans son approche. Les quelques heurts avec les stagiaires - "Storm ne veut pas nous apprendre ses secrets" - n'ont pas entamé le respect mutuel, et les cours ont été suivis jusqu'au bout.

Qu'ont appris les danseurs? Qu'historiquement le hip hop n'est pas aussi isolé qu'ils le croyaient. Capoeira, mime, kung fu, films sur les danseurs du Savoy dans les années 50, le stage leur a fait prendre conscience de ces attaches au monde, qui sont les leurs aussi - à eux qui se croient en marge de tout. Ils ont appris à ménager leur corps, à faire meilleur usage de leur sens du risque, à éviter les accidents. Ils ont appris à compter, et à écouter l'autre, notions indispensables à tout travail chorégraphié. Ils ont appris des techniques aussi, mais au-delà de celles-ci, c'est la découverte de principes universels qui était visée, principes qui relèvent du sensoriel, de la perception du monde, et doivent leur permettre d'élargir leur propre recherche, ou, comme dit Nadj, "de leur apporter une sensibilité corporelle différente, de les amener à réfléchir". Quant aux contemporains, ils avaient tout à gagner d'une ouverture au hip hop, qui renouvelle un courant fatigué - Doug Elkins, Karole Armitage ou Jean-François Duroure l'ont bien prouvé. Ces apports peuvent-ils déboucher sur un spectacle? "Pas directement", répondent, unanimes, les intervenants. On peut arracher le hip hop à la rue, mais le faire monter sur une scène demande une autre démarche. "La scène est habitée de fantômes, dit Doussaint; un théâtre c'est un peu comme une église, on n'y entre pas n'importe comment." Le sens du rituel des danseurs de hip hop devrait pouvoir les aider - mais c'est d'un autre travail qu'il s'agit. Diriger une troupe, faire vivre une histoire, créer une magie - voilà un autre stage qui se dessine peut-être? La voix populaire le réclame, et demande que l'on y enseigne aussi comment rédiger une fiche de paye, déclarer ses chorégraphies... La rue n'a plus peur du "système". C'est déjà un beau résultat.

Hélène Lee

Les intervenants

Danse contemporaine

Josef Nadj, du 5 au 15 juillet

Pierre Doussaint, du 19 au 23 juillet

Charmaine Warren, du 2 au 13 août

Arts du cirque

Alexandre del Perugia (Projections), avec Dominique Bettenfeld, Pierre Heitz, Stéphane Louesdon et Johan Seguev, toute la durée du stage (du 5 juillet au 13 août)

Hip hop

Emilio Scalambro dit "Side One", Niels Robitzky dit "Storm", Jason Geoffrey dit "Easy Roc" et Gabin Nuissier du groupe Aktuel Force, toute la durée du stage

Les stagiaires

Hélène Abraham, Rosalie Ambrosi, Florence Arnal, Kader Attou, Farid Azzout, Karim Barouche, Alain Benchebana, Toufik Bennaï, Farid Berki, Farès Boudidit, Jean-Pierre Chandler, Hatem Chraïti, Clara Cornil, Carinna Courteau, Suzanne Da Cruz, Ibrahim Dembele, Nadia Djemad, Abderahmen Djouhri, Aboubakar Doukoure, François Eyene, Louis Eyene, Michel Faroux, Teddy Gaydu, Rachid Hamchaoui, Belkacem Hamdi, Jérôme Hemery, Jean-Pierre Hougbo, Marianne Isson, Suzanna Koncut, Sébastien Laplanche, Christine Leger, Karl Libanus, Rodrigue Louise Ambroisine, Till Mahou, Edwige Maitre, Jean-Claude Martinon, José Yuste Martinez, Marguerite Mbole, Mourad Merzouki, Eric Mezino, Franck Micheletti, David Milome, Yves Milome, Domingo Moreira, Jean-Marc Mougeot, Kader Nadjar, Stéphanie Nataf, Abdoulaye N'Diaye, Jean-Marc Oculi, Jean-Claude Pambe-Wayack, Brigitte Petit, Alexandrine Peyrat, Sylvie Robert, Catherine Rodriguez, Chaouki Said, Henri Toyi, David Valentine, Billal-Francis Vehgueu, Laetitia Viallet, Elsa Vivas.